

en Noir et Blanc fruit du dépassement des frontières entre ces deux mondes. Culture *zèbre* qui se rapproche dans sa conception de celle de mondialisation d'Édouard Glissant, étudiée par Claudia Ortner-Buchberger, ou *créolisation* comme forme nouvelle d'expression culturelle et de surpassement des différences jusqu'ici ressenties entre Blanc et Noir.

**Nathalie Narváez**  
**Universidad de Cádiz**

**RAHMANI, ZAHIA (2005) “Musulman” Roman, Paris, Sabine Wespieser, 145 pp.**

*Moze* de Zahia Rahmani est une œuvre consacrée à la mémoire de son père, ancien harki victime de l'indifférence de la France envers les Algériens qui ont lutté à ses côtés, ce père qui se suicida le 11 novembre 1991; c'est un livre témoignage des vies d'individus pour qui ni la France ni l'Algérie n'ont été une patrie. Zahia Rahmani traite de nouveau l'exil de son père dans sa seconde publication “*Musulman*” *Roman*, en déplaçant la focalisation vers les conséquences qu'il a provoquées pour la protagoniste, c'est-à-dire elle-même, sa fille:

Et la France, qui de ce gâchis était la cause, ne put me refouler.  
J'y ai été emmenée par la faute de mon père. De l'Algérie il fut banni par ses frères [...] Bannis sans nom, soldats supplétifs des armées coloniales, devenus traîtres à leur pays. (37)

Le cadre spatial de ce roman ne peut être plus réduit: un cabanon en zinc au fond d'un camp —paradigme d'absence des droits de l'homme suggérant les prisons iraqiennes ou Guantánamo— où l'héroïne, prisonnière, se souvient. Souvenirs d'appartenance multiple, souvenirs de sa culture d'origine perdue volontairement en faveur de la culture française, souvenirs qui s'égrènent selon les méandres de l'itinéraire des langues qui ont tissé sa vie. Tout d'abord souligner nécessairement la perte de sa langue originelle, le berbère, à son arrivée en France pendant sa petite enfance, narrée de façon simple, avec l'emploi d'un temps présent qui met le lecteur face à face à l'enfant: *une nuit, j'ai perdu ma langue. Ma langue maternelle. J'ai à peine cinq ans et quelques semaines de vie en France* (21). Elle apprend alors le français, langue de son pays d'accueil, en lisant le conte du Petit Poucet avec l'aide de son professeur:

cette femme qui à l'école se penchait vers moi. [...] Lis. Lis ma fille et Mme Boulanger eut sur moi l'effet d'un ange au moment où lui, le petit Poucet [...] croisait l'oiseau mangeur de mie qui allait le perdre.[...] Le jour où il a perdu son chemin, moi ce jour-là [...] j'ai parlé la langue de l'enfant Poucet. (58-59)

Elle retrouvera sa langue à quinze ans mais elle découvrira en même temps la violence qui lui est associée car *en France, elle me disait un univers qui ne pouvait convenir à ce que, dans ce pays, on attendait de moi* (61). Après une tentative de suicide (91), elle sera confrontée à l'opprobre liée à la figure générique de l'Arabe (au point d'être soumise à un interrogatoire par un fonctionnaire à une époque où elle habite seule et s'adonne à l'écriture, ce qui est mal vu [98-107]), puis décidera de se retirer dans le désert, de tout abandonner, et de vivre dans une solitude extrême. Ni le dénuement ni l'isolement ne lui serviront de protection puisqu'elle sera arrêtée sans motif apparent, parce qu'elle se trouvait simplement là, dans une zone en conflit, mais fondamentalement à cause de ses origines.

De ce roman, de ce cri lancinant, se déroulant au fil des volutes de la mémoire, nous pouvons détacher un certain nombre d'axes prévalents, sortes d'abruptes cartes de présentation.

Le premier est une amère réflexion sur l'identité. La recherche identitaire, lente et sinueuse, aboutit à une immense frustration. Après la perte de l'identité originelle, l'acquisition de l'identité française se solde par un échec matérialisé par l'interrogatoire que lui fait subir le fonctionnaire. Elle analyse sa situation qui se résume en absence d'appartenance car elle est entre deux cultures:

Si seulement nous étions arabes, [...], si seulement nous l'étions mais nous ne l'étions pas. Si seulement nous étions français, français depuis des décennies, mais nous ne l'étions toujours pas. [...] Je me suis mise à haïr toutes ces marques d'identité qui s'accrochaient à moi comme le chiendent à la terre. (84-85)

Plus tard la redécouverte de l'identité primordiale la noie dans une identité générique imposée où tous sont arabes, bien sûr, mais aussi perses, kurdes ou encore berbères. Le refus d'admettre cette diversité est en fait une stratégie politique pour constituer des blocs antagonistes qui mènent à une guerre des civilisations. Dans ces conditions il lui résulte impossible de retrouver son identité et la protagoniste en arrive au rejet de tout, qui est une manière de se dire autre, de rejeter aussi bien l'assimilation systématique que la culture de ses origines, de se refermer sur elle-même et de chercher la seule issue pos-

sible, la fuite dans le désert où nonobstant, elle sera rattrapée de nouveau par le système.

Le deuxième axe pourrait s'intituler "autobiographie asexuée". En effet, la recherche identitaire puise une grande partie de sa force dans sa manière autobiographique. Il s'agit d'un pacte autobiographique relatif car le titre "*Musulman*" *Roman* suggère la fiction. Zahia Rhamani raconte sa vie qui, dans un premier temps, a été une lutte contre le bannissement en misant sur une notion de multi culturalité qui se révèle de plus en plus illusoire entraînant même sa condition féminine dans le gouffre, dans le schisme du choc des civilisations car le thème de l'identité dépasse alors la condition d'identité féminine. Il s'agit d'un aspect qui a puissamment attiré notre attention. En effet, à une époque où il semble nécessaire et inéluctable de déterminer, analyser et accentuer le fait distinctif féminin, ce roman écrit par une femme semble enfreindre la norme. Serait-ce une ultime manière d'atteindre l'égalité, en décrivant une répression qui naturellement a été exercée sur cette femme pour le simple fait d'être femme dans sa jeunesse et adolescence, mais qui fond comme neige au soleil en comparaison avec la répression majuscule qu'elle subit dans ce cabanon où elle est confinée? En définitive, face à la répression, à l'inclusion dans l'univers du mal, liée au fait d'être Musulman, qu'importe le sexe de la personne? Musulmans ou musulmanes, tous sont logés à la même enseigne, tous appartiennent à la catégorie du mal.

Le troisième axe est constitué par le rejet de toute manifestation de violence. En fait, elle critique tous les excès aussi bien ceux de son pays d'adoption manquée, que ceux de sa culture et de sa religion originelles. Elle s'insurge contre les extrémismes de la religion dont elle est issue et contre l'arabisation à outrance. Dans le même sens, les excès d'uniformisation que commet l'Occident dès qu'il s'agit de populations arabes sont logiquement ressentis aussi comme une forme de violence. Même si c'est avec la meilleure des volontés qui soit, on forme un amalgame de communautés hétéroclites en fonction d'une seule et simple religion, sans se préoccuper du fait que, même si la religion est la même, chaque individu porte en lui sa propre langue, son histoire, son parcours, sa famille et souvent, ses tragédies.

Cette œuvre est donc dans son essence un cri contre la violence et la répression quelles qu'elles soient. Elle crie contre l'injustice à l'état pur. Elle retrace la situation au niveau mondial dans toute son horreur dans un début de chapitre qui nous semble essentiel de vérité, rappelant le sort fait aux Juifs pendant la seconde guerre mondiale, et affirmant que les mécanismes et les buts de cette époque révo-

lue n'ont pas disparu et que l'ignorance par deux fois citée est le ferment de la violence:

Quand les armes, la guerre, les barbes, les voiles, les morts, les bombes, la viande, les mots, les cris, les femmes, les enfants, les pleurs, l'ignorance, le vol, la haine, le mensonge, la bêtise, le vulgaire, l'ignorance, le viol, la chair, les soldats, les vociférations, les claquements de gueule, le dédain, le mépris, l'abject, l'infamie, la destruction, l'ignominie ont tout envahi, j'ai eu peur. Peur. Mais plus encore j'ai eu mal. À longueur de journées, on ne parlait que d'eux et on ne voyait qu'eux: les musulmans. Les musulmans. Pas des femmes, des hommes, et des enfants à qui on faisait la plus vieille saleté du monde, mais seulement des musulmans. Et à force de les vouloir comme on les voulait, à force de se faire peur avec eux, ils ne faisaient plus qu'un: une horde sauvage [...]. De la horde on ne m'a pas isolée. J'en étais. Si on me nomme comme on me nomme, me suis-je dit, c'est pour me mener au crime. Du crime, en être, je n'ai pas voulu. (97-98)

Elle décide donc de partir, de vivre en solitaire, de se couper du monde mais la violence qu'elle dénonce la rattrape sous forme d'une enquête et d'un interrogatoire mené par un fonctionnaire. Sa manière de vivre n'est pas conforme aux canons reçus, donc elle dérange. Cette injustice lui interdit d'être libre même lorsqu'elle part dans le désert puisqu'on l'arrête de façon arbitraire et qu'en définitive elle se retrouve prisonnière de ses origines, et ce qui est pire, prisonnière par imposition de l'Autre, qui réunit tout le mal sous le terme générique de musulman, dont la signification est claire: musulman équivaut à terroriste, à violence. Son arrestation est absurde et elle se défend face à ses géoliers:

Je ne suis ni soldat, ni armé et vous m'arrêtez, c'est qu'à vos yeux je suis une terroriste. Je ne peux être d'accord avec cette idée. [...] Je marche vous m'arrêtez. [...] Je marche alors je ne vous conviens pas. Et vous ne me convenez pas car je sais que votre présence fait de moi un être qui ne marchera plus. (133-134)

En définitive, il s'agit d'un texte lancinant, presque hallucinatoire, tissé autour du mot "musulman", désignant autant la langue que la religion. Grâce à un style incantatoire qui use une structure spéciale des phrases, structure surprenante parfois qui rejette l'élément sujet-verbe à la fin de la phrase, le lecteur pénètre dans une prose qui atteint les sommets de la poésie et prend conscience du fait que Zahia Rahmani fait appel à l'écriture, à une écriture poignante et incisive qui, seule, lui permet de prendre le parti de la liberté et constitue la meilleure arme contre le silence et la barbarie des hommes.

**Cristina BOIDARD BOISSON**  
**Universidad de Cádiz**